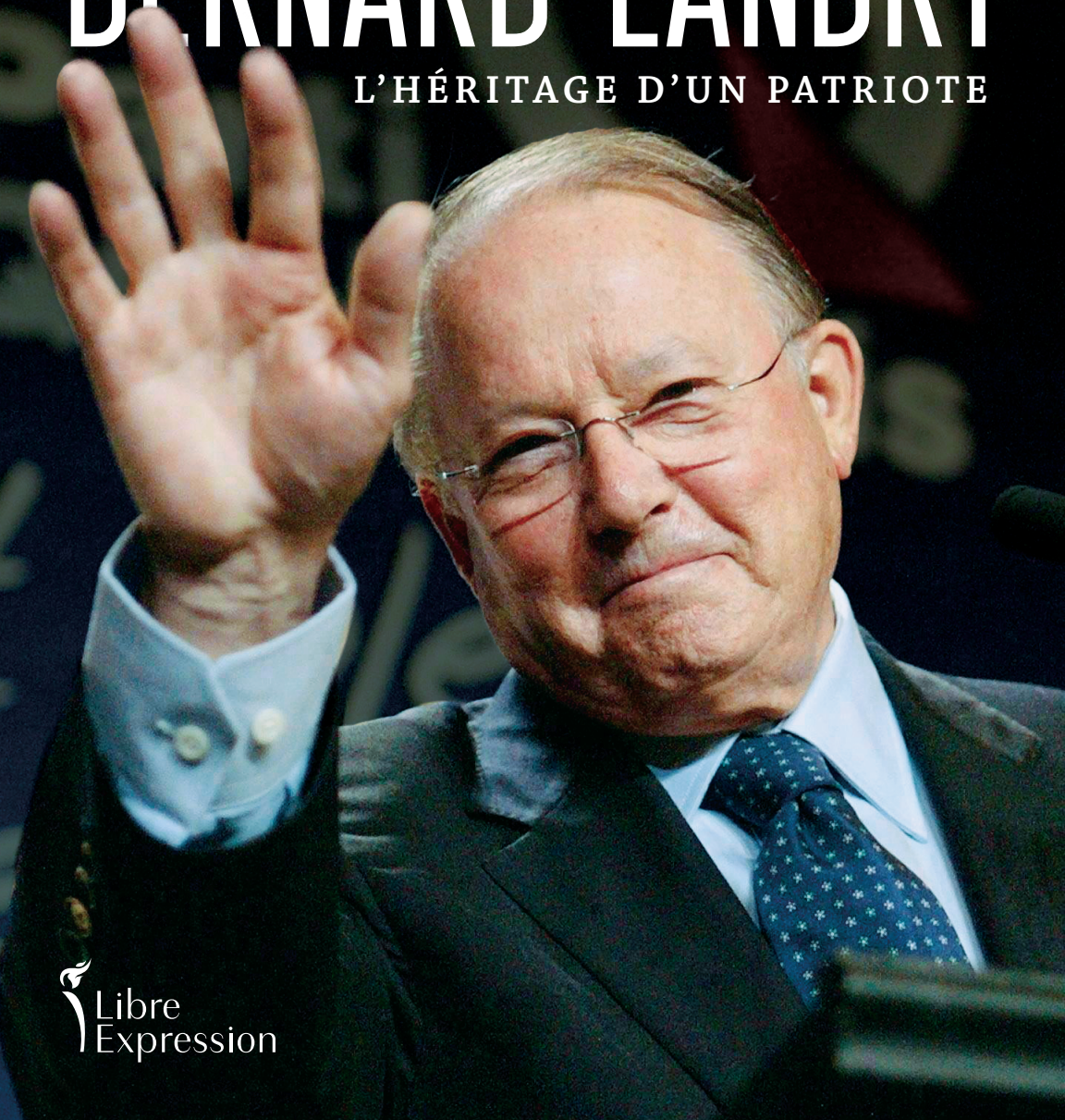


JEAN-YVES DUTHEL

PRÉFACE DE LUCIEN BOUCHARD

BERNARD LANDRY

L'HÉRITAGE D'UN PATRIOTE



BERNARD LANDRY

L'HÉRITAGE D'UN PATRIOTE

SOMMAIRE

Préface	13
Avant-propos – Je ne suis pas Chateaubriand... ..	25

Première partie – Un jeune et brillant Canadien français

(1937-1960)	31
1. Une lignée acadienne	33
2. <i>Cum laude</i>	41
3. Les cadets	49
4. Une identité en gestation	53

Deuxième partie – La naissance d'un Québécois

(1960-1970)	55
5. La naissance d'un leader	57
6. Le plongeon dans la Révolution tranquille	68
7. Entre Lévesque et la France	73
8. Le militant du Parti québécois	83

Troisième partie – L'engagement politique et la famille

(1970-1976)	93
9. Une famille à faire vivre	95

Quatrième partie – Le gouvernement Lévesque

(1976-1985)	101
10. Le ministre d'État au Développement économique	103
11. La bataille référendaire	122

12. Le virage technologique	131
13. L'usure du pouvoir	141
Cinquième partie – Les années du libre-échange	
(1985-1994)	159
14. Le professeur Landry	161
15. Le libre-échange en bandoulière	166
16. À la rescousse des fédéraux	170
17. Quand la politique vous rattrape	176
Sixième partie – Le retour au jeu (1994-2001)	185
18. La victoire en chantant	187
19. Les plans R et I	192
20. Ils nous ont tant aimés!	206
21. Le tsar de l'économie	212
22. Du commerce extérieur et de la SGF	234
23. L'homme de Bouchard	245
24. Quand le malheur frappe, il ne prévient pas!	254
Septième partie – <i>Tarpeia Capitoli Proxima</i>	
(2001-2005)	259
25. La guerre des Six Jours	261
26. Le bonheur, lui non plus, ne prévient pas!	272
27. Est-ce le Capitole?	276
28. La Paix des Braves	283
29. Quand le capitaine doit tenir ses moussaillons contre vents et marées	287
30. Quand ils lui ont dit de partir... ..	296
31. La roche Tarpéienne	302
Huitième partie – Du regret à l'espérance	
(2005-2018)	317
32. L'université, baume sur tous les chagrins	319
33. Le Parti québécois de Charybde en Scylla	327
34. Le chemin vers le départ	349
 Postface – Je voudrais simplement vous dire	 355

Annexes	361
Annexe 1	363
Annexe 2 – Bernard Landry et la recherche du pays	367
Annexe 3	370
Annexe 4	373
Les Réalisations du Parti québécois durant la période active de Bernard Landry	375
Remerciements	381

AVANT-PROPOS

JE NE SUIS PAS CHATEAUBRIAND...

Le 4 juin 2018, Bernard Landry, déjà affaibli par la maladie mais en excellente forme intellectuelle, m'a dit : « Jean-Yves, tu devrais écrire ma biographie. » Rempli d'émotion et de reconnaissance, j'ai accepté avec une certaine fébrilité. Persuadé, à l'époque, qu'il vivrait encore plusieurs années, je n'ai pas tout de suite commencé la série d'entrevues que nous allions faire à partir de juillet. C'est Chantal Renaud, inlassable aimante du grand homme, toujours souriante et positive, jamais abattue, qui m'a pressé, avec raison. Mais pourquoi moi, citoyen ordinaire, un de ses nombreux amis certes, mais sans aucune expérience d'auteur connu ou reconnu ?

Bernard avait déjà préfacé mon petit ouvrage de 1972, *Deux hommes et trois couffins*, et m'avait ainsi manifesté sa confiance. Mais il n'y avait pas dans ce bouquin de quoi entrevoir un talent plus qu'ordinaire pour l'écriture.

La réponse à cette question est venue par la suite, tout au long de nos entretiens, lors de nos discussions du soir à Verchères. Cela faisait quarante-sept ans que nous nous étions rencontrés, lui et moi. Un soir de mars 1971, dans la salle des fêtes de Strasbourg, avenue des Vosges, Marielle, une Québécoise toujours chère à mon cœur et étudiant dans la capitale alsacienne – ma patrie d'alors –, m'avait

entraîné pour « écouter un grand orateur québécois impliqué au PQ ». C'était lui, Bernard Landry ! Moi, étudiant en sciences politiques à l'Université de Strasbourg, militant avec ferveur pour une Europe unie, j'étais plutôt trudeauiste, et de loin. Pourtant, ce flamboyant et brillant orateur qu'il était déjà ne pouvait laisser indifférent... même un « fédéraliste » européen ! La vie m'a, un an plus tard, donné cette immense chance de m'établir au Québec. En y arrivant, je n'étais toujours pas convaincu de la cause indépendantiste. Cela ne devait pas durer des lustres. Après un an au Québec, ma conversion était faite et je prenais ma carte de membre du PQ. Bernard Landry et moi, nous nous croisions dans des activités militantes et avions à ce moment des discussions solides et édifiantes.

Impliqué à fond dans la campagne électorale de 1976, au point de prendre des vacances de Radio-Canada pour y participer, ce qui a fini par me coûter mon emploi, je suis entré comme chargé de projet à la présidence du PQ en janvier 1977. L'aventure extraordinaire offerte à un jeune Alsacien, un « non-pure laine », allait commencer et façonner toute mon existence. Ma vraie rencontre avec Bernard Landry surviendrait à l'aube de la campagne référendaire en 1979, alors que je le côtoierais plus régulièrement. Raynald Bernier, qui était le chef de cabinet du ministre d'État au Développement économique, m'a fait la proposition de m'y joindre en tant qu'attaché de presse.

Ce sont six années épiques qui se sont ouvertes à moi, jusque dans l'intimité de l'homme et de sa famille. Outre les relations de travail que nous avons, riches, exigeantes et exaltantes, il s'est tissé un lien éternel entre lui et moi. D'abord parce que, comme moi, il adorait l'histoire, celle avec un grand H, ensuite parce que cet homme était un puits de science et de connaissances. Ce pédagogue hors pair était imprégné d'un tel militantisme, sans œillères,

tout en étant réaliste, pragmatique, qu'il n'y avait que l'admiration de possible. Ensemble, nous avons vécu les joies et les peines, les victoires et les défaites. Ce sera notre lot durant toute sa vie. Mais j'avais le sentiment – et celui-ci ne m'a jamais quitté – qu'il était de ceux et de celles qui écrivent l'histoire. J'étais privilégié d'être à ses côtés.

Durant ce qu'il appelait « ma pause politique » – Dieu sait que cet intermède est resté avant tout politique, sans même qu'il soit élu à l'Assemblée nationale – de 1985 à 1994, nous ne nous sommes guère quittés de vue. Nos conversations téléphoniques du dimanche matin, où nous faisions comme toujours notre revue de presse nationale et internationale, sont devenues un rite. Quand il est revenu sur la scène officielle en 1994, comment aurais-je pu refuser de retourner travailler avec lui ? Quitte à abandonner une carrière lucrative et intéressante dans le privé. Quelques semaines après sa nomination comme vice-premier ministre et ministre des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles dans le cabinet Parizeau, j'étais de retour. J'avais, entre-temps, eu trois magnifiques enfants qui, en 1994, étaient tous en bas âge.

Mon engagement envers lui était conditionnel : après le référendum de 1995, j'allais retourner au privé. Il ne m'en a pas tenu rigueur, et pour cause : de la vice-présidence du Fonds de solidarité de la FTQ à celle de la Société générale de financement du Québec, je ne pouvais passer ma vie loin de lui. J'ai organisé six forums de Davos pour lui et plus d'une trentaine de missions économiques dans une cinquantaine de pays. Nous avons traversé les années glorieuses d'un Landry au quasi-don d'ubiquité !

Le malheur a frappé à sa porte et à celle de ses enfants avec la maladie de son épouse Lorraine qui s'est éteinte en 1999. Et la vie étant ainsi faite, le bonheur aussi en a

à nouveau franchi le seuil en 2001 par sa rencontre avec Chantal Renaud.

Dès l'instant où nous avons su que Bernard Landry allait devenir premier ministre en 2001, pour nous, son cercle rapproché, il était évident que je reprendrais du service. Ce fut fait lorsque, en mai 2001, il m'a nommé secrétaire général adjoint chargé des communications gouvernementales au conseil exécutif. Il m'a alors confié la deuxième place dans la fonction publique du Québec. La maladie ne m'a pas permis d'y rester jusqu'à l'échéance électorale de 2003, mais, là encore, il a été à mes côtés, m'aidant à échapper à la dépression qui me guettait. Nos relations demeuraient actives et hebdomadaires.

Avec le recul, je dois avouer que le terrible événement de sa démission me hante encore : pourquoi l'avais-je écouté, à quelques jours de ce congrès fatidique en 2005, alors qu'il me disait que, non, je n'avais pas besoin de l'accompagner parce que tout allait très bien ! Je sais maintenant – et il en sera question dans ce livre – dans quel traquenard on l'avait entraîné.

Revenu à l'enseignement dès 2006, Bernard Landry, comme tout le monde le sait, est resté un des piliers, sinon LE pilier, de la cause indépendantiste. Toujours bon soldat également, rallié derrière les chefs successifs, et pléthoriques, du PQ, il n'en pensait pas moins. Pourtant, interdiction formelle à ses proches d'en faire état ! En me confiant cette biographie, il m'a libéré de ce serment.

Puis, en 2008, Chantal et lui étaient nos témoins, à mon conjoint et à moi, lors de notre union civile, dont il était par ailleurs le père de la loi. Nous avons vécu jusqu'à sa disparition une amitié formidable, libérée des contingences officielles. Chantal, Serge, lui et moi – avec souvent nos enfants –, nous nous sommes fréquentés régulièrement ici comme ailleurs dans le monde. Le voir, dans mon village natal de Marmoutier, en Alsace, s'attarder au Musée

de l'orgue avec le guide, comme un pro, demeure un souvenir intense, comme ces conversations au bord du fleuve à Verchères.

Quand je lui ai dit que je n'étais pas Chateaubriand, alors qu'il me confiait sa vie, il m'a simplement répondu : « Mais non, tu es mon ami ! »

L'ultime marque de confiance dont il m'a gratifiée a été de me demander de rédiger l'ouvrage que je vous présente. Quelque soixante heures d'enregistrement du grand homme sont le fruit de plus de trente visites en quatre mois. Alors pourquoi moi ? Je ferais sourire Bernard en répondant comme Montaigne : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Jean-Yves Duthel
28 mai 2019



L'amitié entre
Jean-Yves Duthel et
Bernard Landry.
Cette photo a été prise
une semaine avant
le décès de l'ancien
premier ministre.

PREMIÈRE PARTIE

UN JEUNE ET BRILLANT
CANADIEN FRANÇAIS (1937-1960)

UNE LIGNÉE ACADIENNE

Le glas sonne à Verchères. La neige tombe à petits flocons sur le cimetière en ce samedi 17 novembre 2018. Il nous a quittés le 6 novembre précédent, en fin de matinée, épuisé par la recherche du souffle qui lui manquait depuis plusieurs mois, réfugié dans les bras de sa compagne dans ce grand lit qui avait souvent l'air d'un bureau de travail.

Depuis quelques jours, la mort rôdait, et qui sait résister à l'appel de l'éternité? Celui qui, pour certains, était le maître et le guide, pour d'autres, un homme politique hors pair, et pour nous, ceux qui l'aimions avec ténacité, admiration et fraternité, une source de joie, de philosophie, de mansuétude et, par-dessus tout, un ami si cher, avait fait ses adieux avec soin et précision, comme il avait tout fait dans sa vie.

À Verchères, dans le sol récemment creusé, sur un tapis vert artificiel fixé en une large bande entourant la saillie, les hommes ont déposé le cercueil en bois d'érable dans lequel repose Bernard Landry. Les villageois viennent de lui rendre un hommage simple et touchant en l'église paroissiale. Bernard Landry avait fait, et pratiqué, le pari de Pascal. Ils étaient là, les plus proches, pour dire adieu à l'homme qu'ils aimaient. La couronne de lys blancs recouvrait la dépouille comme pour rappeler, en quelques fleurs symboliques, une vie dédiée à son peuple.

Loin des cérémonies officielles qui avaient succédé à son décès, loin des hommages unanimes qui s'étaient manifestés depuis lors, loin de certaines hypocrisies remarquables qui se réjouissaient de la défaite terrible subie par le Parti québécois, le véritable flot d'amour ressenti dans tout le pays était sans équivoque : le patriote revenait dans sa terre pour l'adieu, car, avait-il dit, « malgré les progrès de la médecine, le taux de mortalité chez l'être humain est toujours de 100 % ».

Nous venions de dire adieu à Bernard Landry, le patriote, qui était de retour dans ces lieux au bord de son magnifique Saint-Laurent. Or son vrai prénom était Jean-Bernard, pour le distinguer de son père. Toute sa vie, sa mère et les gens de Saint-Jacques de Montcalm vont continuer à l'appeler Jean-Bernard. Pour les Québécois, il deviendra simplement Bernard.

Longtemps, bien longtemps avant cette journée, sur le quai de la gare de L'Épiphanie en 1939, au milieu des cris de « Vive le roi ! Vive la reine ! », un petit garçon de deux ans dans les bras de son père étire le cou pour mieux voir. Mais le train royal ne s'arrête pas, il ralentit seulement. Les monarques, à l'arrière du dernier wagon, saluent. « Les bras, les miens, dit-il, franchement, je ne les ai jamais baissés depuis. Mais pour d'autres raisons.

« Mon grand-père était *canayen*, mon père, canadien-français. Je suis le premier Québécois de ma lignée, selon la définition de cette époque. Je suis fils et petit-fils de paysans, élevé sur une ferme dans un paysage si beau, si verdoyant, que l'amour du Québec a germé en moi comme un arbre. Saint-Jacques de Montcalm, au cœur de la Nouvelle-Acadie, compte, à l'époque, trois mille habitants dont la vie s'organise autour de l'église, la salle paroissiale, les mouvements coopératifs et les fêtes religieuses.

« On a la plus belle église de la province de Québec ! On a le plus beau cimetière de la province de Québec ! Dans

mon village, on était fiers et on n'avait pas honte de le clamer. Un village d'Acadiens, fondé à partir de 1775 par les survivants de la déportation – le grand dérangement. »

Notre sujet est acadien à 100 %. Par un amusant coup du sort, le premier Landry arrivé à Port-Royal en 1671 y a épousé une demoiselle Granger, et le père de Bernard Landry a fait exactement la même chose plus de deux siècles et demi plus tard !

« La déportation a fait partie de mon enfance. Comment l'ignorer alors que le grand rideau de la salle paroissiale la représentait de façon si dramatique, si violente ? Tout petit, je savais déjà que l'histoire des Acadiens avait été terrible et injuste. En y repensant, sans doute ma méfiance du colonisateur date-t-elle de ces premières années...

« Pourtant, la vie était douce à Saint-Jacques. Mon père, Bernard Landry, homme cultivé et bon vivant, grand admirateur des intellectuels européens, possédait une voix magnifique et chantait aussi bien à l'église que dans les veillées. Il fallait l'entendre entonner le *Minuit, chrétiens* à la messe de Noël ! Ma mère, Thérèse Granger, jouait du piano et était friande de romans contemporains. Elle affichait une nature si bonne, si heureuse et enjouée que, pendant sa jeunesse, tout le village l'appelait Froufrou. Pourtant, avant ma naissance, elle avait perdu deux petites filles en couches et elle croyait ne plus pouvoir porter d'enfant.

« J'étais donc fils unique au sein d'un foyer intergénérationnel, idolâtré par mes grands-parents, Eugène et Marianna, et régnant sur leurs douze vaches, vingt cochons, cinquante poules, quatre chevaux et plusieurs chats et chiens. On peut dire que mon royaume était bien de ce monde ! Chez les Landry, ce n'était ni la pauvreté ni la richesse. C'est probablement grâce à cela que j'ai toujours eu une relation simple et saine avec l'argent.

« Dans le petit village se trouvaient de nombreuses coopératives. Plusieurs de transformation agricole, pour le

tabac, le beurre, les grains céréaliers. D'autres détenant les compagnies d'assurance contre les accidents, les incendies. Sans oublier le fameux Mouvement Desjardins qui représente maintenant la moitié du commerce bancaire au Québec. Toutes ces coopératives, cette solidarité entre paysans, commerçants et villageois, venaient d'une volonté forcenée de s'en sortir, en y mettant toute leur ingéniosité et leur passion. Quand j'étais petit, une voiture ne restait pas longtemps au bord de la route ; le premier qui passait s'arrêtait pour offrir son aide. Mon enfance n'a cessé d'être imprégnée de ces solidarités-là. Et j'ai la certitude que le Québec économique d'aujourd'hui, avec ses multinationales et son entrepreneuriat toujours créatif et ambitieux, est le fruit résistant de cet acharnement d'autrefois. Ce que j'appelle la "solidarité génétique". Pour sûr, je suis l'enfant de ce Québec-là.

« Ma mère, Thérèse, racontait que je montais sur une caisse en bois et faisais des discours aux petits voisins. La piqure de la politique s'est manifestée à mon plus jeune âge !

« Dès que j'ai eu six ou sept ans, on m'emmenait aux assemblées. Tout le village s'y retrouvait. À l'époque où la télévision n'existait pas, c'était une activité, une distraction, un spectacle, même. Particulièrement les assemblées contradictoires, à la salle paroissiale, au moment des élections. Le grand rideau de la déportation se levait et deux candidats, un rouge, un bleu, s'affrontaient dans un langage on ne peut plus coloré. Chez nous, on était rouges, c'est-à-dire libéraux, plutôt dans la lignée d'Honoré Mercier. Les candidats abordaient tous les sujets : l'agriculture, les routes, les ponts, l'irrigation. Parfois, cela devenait très émotif, surtout quand ils déri-vaient sur la guerre et la conscription. On avait promis aux Québécois que celle-ci n'aurait pas lieu, et le peuple se sentait trahi d'avoir été appelé quand même. Alors ça discutait sec et avec emphase. Ce sont ces discours-là que

je répétais, évidemment très simplifiés, aux petits voisins. Je devais avoir un certain ascendant sur eux, puisqu'ils en redemandaient.

« Est-ce cela qui m'a fait nommer président de la classe dès mon entrée à l'école, à l'Académie Saint-Louis-de-France ? En tout cas, j'ai été désigné d'office par le brave frère Conrad de la communauté de Saint-Gabriel. Et bien lui en a pris : dès mon premier bulletin, j'étais premier de la classe.

« Je me souviens qu'à cette occasion mon père m'a pris dans ses bras et embrassé pour me féliciter. Geste rare, car les hommes d'alors étaient peu affectueux. Quant à ma grand-mère Marianna, émue, elle s'est livrée devant toute la famille à une prédiction dont chacun s'est souvenu par la suite. "Toi, a-t-elle déclaré, tu vas faire ton cours classique, puis tu iras à l'Université de Montréal, ensuite tu iras étudier en Europe, et puis tu vas devenir premier ministre du Québec." Rien de moins. À près de cent ans, ma mère le racontait encore !

« Très tôt aussi, je suis devenu servant de messe. À l'église d'abord, puis à la chapelle des sœurs où elles me payaient quarante cents, ce qui m'apparaissait énorme. Difficile d'imaginer aujourd'hui la place qu'occupait la religion dans la vie sociale et individuelle de l'époque. Pour donner une idée, quand j'avais dix ans, plus de cent fils de Saint-Jacques étaient prêtres ! Missionnaires, souvent. Ceux-là revenaient au village tous les trois ou quatre ans et montraient des diapositives, qu'on appelait des "vues fixes", de leur ministère en Afrique, en Inde ou en Amérique latine. Longtemps après, au cours de mes voyages officiels, il m'est arrivé de retrouver certains camarades d'enfance qui avaient suivi cette voie.

« À Saint-Jacques, la vie était donc extrêmement religieuse. On savait, par exemple, au village, qui allait à la messe ou qui l'avait ratée. Un dimanche, ma mère, qui

assistait à la grand-messe du curé, interrogeait mon père sur le contenu du sermon de celle de midi (celle des “retardataires”), pour savoir si vraiment il y était allé.

« “Il a parlé de quoi, le vicaire ?

« — Ben, de religion, répondait mon père avec un brin de malice.

« — Ah oui ? Et qu’est-ce qu’il en a dit ?

« — Il était franchement pour, répliquait mon père, le sourire en coin.”

« On disait que mon père ne faisait qu’entrer au début de la messe, pour se faire voir un peu, et qu’il partait se promener, ne revenant à la fin que pour ressortir avec les autres. Quelle affaire !

« La messe était si importante qu’il existait pour les petits garçons, en modèles réduits, des autels avec tabernacles, ciboires, calices et habits sacerdotaux. Un de mes voisins, Loïs Lachapelle, avait reçu toute cette panoplie, cadeau de ses tantes religieuses. L’objectif, bien sûr, était d’encourager les vocations. Alors Loïs disait la messe. On appelait ça des “messes blanches”.

« Au début, je servais dans cette messe blanche, mais, très vite, Loïs a préféré que ce soit moi qui la dise. Car, au risque de faire sourire, j’étais déjà le meilleur en latin.

« Ce qui m’a rendu beaucoup plus fier, au cours de cette période, c’est le scoutisme. Devenir louveteau représentait le début d’une aventure extraordinaire. J’aimais l’organisation, le groupe, la hiérarchie. J’aimais rendre service, me sentir utile. C’était tout un univers. Et puis surtout, à partir de douze ans, on devenait scout et on allait camper, l’été, dans les Laurentides. J’y ai découvert des lieux magiques. J’ai toujours été infiniment sensible à la beauté des paysages. Toute ma vie, la nature du Québec m’a inspiré une émotion quasi physique. Certains chants scouts remontent alors à ma mémoire. Une sorte de sérénité, de plénitude...

« Cela me fait penser qu'à l'école, tous les matins, on chantait l'*Ô Canada*, la main sur le cœur avec une ardeur et une fierté extrêmes. Pour nous, le Canada, selon les paroles d'Adolphe-Basile Routhier écrites en 1880, c'était le Québec dans toute sa gloire. D'où la tenace équivoque, des années plus tard.

« Un jour, lors de l'inauguration de la Délégation du Québec à Rome, en 1978, il y avait un cocktail et, bien évidemment vu l'endroit, de nombreux religieux originaires de la province y étaient invités. Je fais le tour de notre petit monde, pour saluer gentiment chacun, et trouve, dans un coin, une douzaine de religieuses en train de siroter doucement leur Asti spumante. Je m'approche, leur serre la main : "Bonsoir, mes sœurs. D'où nous venez-vous?"

« La plus vieille, délicieuse, avec des fossettes et des joues d'écureuil, répond, candide : "Nous sommes toutes canadiennes, sauf une, de Calgary." Cela donne une idée de la ténacité du malentendu ! Bien sûr, c'est une affaire de mots. De désignation. Mais elle reste si déroutante et puissante. Autre exemple, mais cette fois à l'envers : au cours des années 1960, les Métis catholiques du Manitoba, exclusivement anglophones, continuaient d'assister à la messe à l'église francophone de la ville. Le curé s'est décidé un jour à leur parler :

« "Mais enfin, leur dit-il, vous ne comprenez pas un mot de français ; pourquoi n'allez-vous pas plutôt à Saint-Patrick, qui est à deux rues d'ici et qui se déroule en anglais ?

« — *Oh, we cannot do that, father*, répondirent-ils gravement. *We are French Canadian !*"

« Encore une fois, c'est à y perdre son latin !

« Déjà, chez les louveteaux, on chantait *Un Canadien errant*, hymne très beau, très émouvant, mais dont le fameux Canadien est un Québécois, patriote de 1837, s'étant battu pour l'indépendance et la démocratie. C'est cela précisément qui l'a fait bannir de ses foyers. Mais

quand on a dix ans, difficile d'élucider un quiproquo qui a la vie devant lui. D'ailleurs l'histoire, telle qu'elle est enseignée à l'école primaire, n'allait pas jusqu'à cette date. Et, pour tout simplifier, cette fameuse "histoire du Canada" de mon enfance se déroulait exclusivement au Québec. Les héros en étaient tous francophones, et les méchants, après avoir été iroquois, devenaient brusquement tous anglais. Wolfe, Amherst, Murray n'étaient pas canadiens. Les Canadiens, c'était nous. Les vaincus, les opprimés. Les colonisés. Pourtant, à la maison, chez nous, on parlait peu d'histoire.

« Cependant, nous en étions les résultats, avec notre résistance, nos coopératives, notre Église, notre langue. J'étais un petit garçon, mais je percevais déjà tout ça. Alors que j'ai neuf ans, mes parents décident d'adopter une petite fille. Et c'est moi qui la choisis et qui lui donne son prénom : Louise. Nous sommes allés à la Crèche d'Youville sur le chemin de la Côte-de-Liesse à Montréal, avec mon père et ma mère, et avons parcouru des allées et des allées de petits lits avec des bébés. Et soudain, je l'ai vue. J'ai tout de suite su que c'était elle, Salomé-Louise. Deux ans plus tard, nous adoptons Céline. C'est ainsi que ma mère a enfin pu remplacer les deux enfants qu'elle avait perdues avant ma naissance. Et élever ces deux filles a illuminé toute sa vie. Quant à moi, à quatorze ans, après avoir été désormais "élu" président de ma classe pendant huit ans, j'entrais pensionnaire au Séminaire de Joliette. »

CUM LAUDE

Les séminaires d'autrefois avaient bien évidemment pour but de repérer les vocations sacerdotales. Ils étaient tous tenus par des congrégations de prêtres éminemment qualifiés dans toutes les gammes de l'enseignement classique. Celui de Joliette appartenait aux Clercs de Saint-Viateur, particulièrement motivés par la culture et les arts, et à quelques séculiers du diocèse.

Cependant, le joyau que représentait cette institution dans les années 1950 paraît inconcevable de nos jours. Ces gracieuses constructions de pierre et les larges terres attenantes longeaient la rivière L'Assomption. À l'époque, ils étaient trois cents élèves et disposaient d'un orchestre symphonique, deux troupes de théâtre, une compagnie de danse, des chorales, une fanfare, des laboratoires de physique, de chimie et même de géographie. Côté sports, il s'y donnait des cours de tennis et il y avait une patinoire de hockey, un terrain de softball et des jeux de paume. Une grande bibliothèque et une salle d'étude pouvant accueillir mille deux cents personnes complétaient l'ensemble. Tout cela dans une petite ville comme Joliette et pour trois cents dollars annuellement, incluant le logement et la nourriture. Beaucoup de critiques des institutions d'enseignement tenues par le clergé ont fait surface après la Révolution

tranquille, mais en ce qui concerne Joliette on ne peut que se réjouir de la grande ouverture d'esprit des Clercs de Saint-Viateur et des multiples occasions offertes aux pensionnaires, tant pour l'élévation de l'âme que pour celle du corps. Les coûts d'un tel enseignement étaient minimes pour l'époque et permettaient un accès à l'éducation à des jeunes issus de toutes les classes sociales.

Et pourtant, cette période, on l'appelle « la Grande Noirceur ». Une expression qui a toujours révolté Bernard Landry : « Comme si la lumière des années 1960 avait pu surgir de nulle part ! Un mythe créé, à l'époque, dans la mouvance de Pierre Elliott Trudeau pour rabaisser les Québécois et leur accoler cette étiquette disgracieuse de non-éduqués. »

Cependant, pour les athées que sont devenus beaucoup de rejetons de ce système d'éducation, voire anticléricaux pour certains, il est intéressant de constater que tous ces prêtres qui enseignaient étaient à peine rémunérés. Ces formidables professeurs de grec, de latin, de philosophie, de chimie, de physique, de mathématiques, d'histoire et de musique appartenaient pour la plupart à des congrégations, et ils étaient animés de véritables vocations. *Idem* pour les religieuses infirmières qui géraient les hôpitaux. Elles ne ménageaient ni leur temps ni leur peine pour un salaire quasi symbolique. Les religieuses enseignantes des couvents et écoles de jeunes filles ne coûtaient presque rien non plus. Tout cela explique combien le Québec d'alors était peu endetté au moment de la Révolution tranquille. Il est certain aussi qu'en perdant tous ces dévoués religieux les frais d'éducation et de gestion hospitalière ont brusquement nécessité des budgets colossaux.

On peut ne pas apprécier le clergé, mais force est d'admettre qu'il a transmis à des générations de francophones sans fortune toutes les armes dont nous disposons aujourd'hui pour nous gérer. Dans un tel environnement,

il aurait été normal que Bernard Landry, comme de nombreux autres jeunes hommes de l'époque, se destine à la prêtrise. Il n'en fut rien. Peut-être un peu, au début. Il faut comprendre que les prêtres étaient pour ces adolescents des modèles de culture, de science, de raffinement.

À l'arrivée de Bernard Landry au collège, le jeune père Fernand Lindsay venait d'être nommé directeur des Jeunesses musicales à Joliette. Celui-ci allait plus tard créer le très célèbre Festival de Lanaudière. L'abbé François Lanoue, historien et éminent photographe, organisait annuellement des voyages pour faire découvrir l'Europe. Ils étaient des maîtres à penser, c'est sûr. Chaque élève avait un directeur spirituel qu'il voyait plusieurs fois dans l'année pour discuter de l'âme, de la religion, des orientations. Cependant, côté orientation, Bernard a très vite été recruté comme cadet de l'armée par le père Alphonse Galarneau qui se trouvait à la fois directeur des étudiants et officier commandant des cadets. Un homme exigeant et dévoué, comme souvent peuvent l'être les militaires.

« Un bien triste souvenir me revient à ce sujet. Un jeune cadet de quatorze ans, Lareau, a été tué d'un coup de fusil tiré par son supérieur. C'était dans le champ de tir aménagé dans le sous-sol du collège. Les cadets, allongés par terre, tiraient sur des cibles. Le fusil de Lareau s'est enrayé. Il a appelé son entraîneur et le lui a remis. Celui-ci a eu un geste pour vérifier : le coup est aussitôt parti, tuant net le pauvre Lareau. J'étais absent du champ de tir à cet instant, mais je me souviens d'avoir vu cet entraîneur de vingt ans, portant Lareau dans ses bras comme un enfant, en marchant vers l'infirmerie. C'était trop tard, bien sûr, mais je n'oublierai jamais le désarroi, le chagrin et la culpabilité de ce jeune homme, devenu depuis un brillant psychologue et professeur. »

À la même époque, alors que Bernard Landry a environ quinze ans, un père jésuite est venu donner une

conférence sur les camps de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale. Cela peut paraître inouï, mais aucun des étudiants n'avait, jusque-là, entendu parler d'un seul Juif mort pendant la guerre. Hitler n'avait été qu'un chef militaire ennemi. Le choc qu'a subi Bernard ce jour-là est difficile à décrire. Apprendre que six millions de Juifs avaient été tués, martyrisés et anéantis en quelques années par la folie d'un homme a marqué sa vie. Cela l'a immunisé pour toujours contre toutes les formes d'antisémitisme et de racisme en général. Il aime, dans cet ordre d'idées, citer l'esthète français Pierre Bergé, qui disait : « Dans la vie, on peut changer de goût, mais il ne faut jamais changer de dégoût : ce qui vous a été insoutenable à vingt ans doit le rester pour toujours. » Il n'avait que quinze ans, mais le dégoût du sectarisme, de l'extrémisme et du fanatisme l'a accompagné toute sa vie, et avec fierté.

Du début à la fin de ses études, Bernard a été président de sa classe. Les dernières années, il a fondé l'Association des étudiants du Séminaire de Joliette... et en a été à la tête. Tout au long de sa vie, Bernard Landry sera toujours en train de fonder une association ou une autre. Son ami Yves Duhaime le dit si bien : « Bernard, quand il veut que le monde s'embarque dans du militantisme, il fonde une association de laquelle, bien entendu, il devient président ! »

D'une fébrilité inlassable, il passait ses étés entre le camp scout, celui de la JEC (Jeunesse étudiante catholique), et celui de Valcartier où il était cadet, puis très rapidement commandant des cadets. Ensuite, ç'a été le camp de Farnham où il a été admis à l'école d'officiers pour enfin devenir officier de réserve. Très tôt, il a donc gagné de l'argent grâce à l'armée. Il le reversait à ses parents pour payer le collège et en mettre de côté pour l'université.

Sa mère venait le voir tous les mercredis midi. Ils allaient toujours au même restaurant manger un club sandwich. C'étaient des moments précieux. Le couple parental commençait à se fissurer. Son père avait des excès, des absences... La grande épreuve de la vie de son père était de n'avoir pas pu aller à l'université, alors qu'il voulait étudier le droit. Après qu'il eut terminé un brillant cours classique en 1929, ses parents, ruinés par la crise, n'avaient plus les moyens de payer. Seulement, il existait un nom, hélas, pour ces garçons qui s'arrêtaient comme ça, après leur cours classique : les « ratés ». Et son père, pour son terrible malheur, s'est toujours perçu comme tel.

Il a fait une carrière dans les assurances générales pendant quelques années. Ça marchait plutôt bien. Mais le démon intérieur de son échec le minait probablement. Il s'est mis à boire peu à peu. À sortir... Puis il a ouvert un magasin au centre de Saint-Jacques, le Comptoir des spécialités. À part les médicaments sur ordonnance, on y vendait de tout, un peu comme dans les pharmacies d'aujourd'hui. Assez rentable pendant un temps, le commerce s'est bientôt mis à souffrir des mauvaises habitudes de son père. Alors sa mère a pris le relais, et lui est devenu inspecteur dans une usine de munitions à Saint-Paul-l'Ermite. Le fait d'être salarié l'obligeait à des horaires moins fantaisistes, dirons-nous. Quant à sa mère, elle a tenu fructueusement le magasin jusqu'en 1961. Cependant, derrière ce comptoir, elle se trouvait au cœur des potins du village et, peut-on le supposer, les frasques de son mari volage ont dû, à cette époque, l'humilier cruellement.

Sa mère, Thérèse, cloîtrée dans sa dignité, ne parlait pas de « ces choses-là ». Mais sa grand-mère Marianna en jasait avec Bernard, qui sut ainsi la vérité malheureuse qui minait le couple que formaient ses parents. « Mais je voyais bien les altercations éclater pendant les vacances

de Noël ou celles de Pâques. Mon père rentrait tard. Des rumeurs couraient... »

L'été de ses quinze ans, Bernard a vu un taxi venir le chercher au lac Ayotte, où il campait avec la JEC. Le chauffeur lui a dit : « Tes parents ont besoin de toi. » Il s'est donc retrouvé dans la salle à manger, à Saint-Jacques, face à son père et à sa mère. Il y avait de l'électricité dans l'air, de l'animosité. Ils lui ont demandé d'arbitrer leurs différends. Ils étaient en difficulté et réclamaient ses conseils : il en a déduit qu'au fond ils souhaitaient s'arranger. « Alors je leur ai parlé de respect mutuel, d'efforts à faire chacun de son côté. J'ai évoqué leurs deux petites filles, et les joies qu'ils pouvaient retrouver dans l'harmonie. Et ç'a fini par marcher. À la fin, ils se donnaient la main et s'embrassaient. Tout de suite après, le taxi m'a ramené au lac Ayotte. »

Des parents qui consultent leur enfant de quinze ans sur leurs conflits de couple, c'est plutôt rare, hier comme aujourd'hui. Le jeune homme incarnait probablement pour eux une certaine vertu, une sorte de sagesse qu'ils pensaient ne pas avoir. Ou peut-être aussi le voyaient-ils comme un futur prêtre ? Il ne s'est jamais posé la question.

Ses années de collègue s'inscrivaient dans un si grand nombre d'activités qu'il ne semble pas les avoir vues passer. Il garde cependant quelques souvenirs forts, dont celui du *Boléro* de Ravel chanté en chorale à la salle d'étude. Il faut imaginer cette folle entreprise : faire chanter trois cents adolescents survoltés en même temps et à un tel rythme. Un véritable défi. Mais le résultat a été à la hauteur. L'ensemble dégageait une émotion grandiose et une énergie à faire trembler les murs ! Bernard n'a entendu nulle part par la suite les paroles que ses compagnons et lui chantaient sur la musique de Ravel. Peut-être un prêtre du collège les avait-il écrites. En tout cas, elles étaient aussi sauvages et païennes que l'œuvre.

Dans sa mémoire reste toutefois inscrit un grand malheur : l'incendie du 25 avril 1957. Le feu a éclaté dans les dortoirs et a ravagé entièrement une aile du collège. Heureusement, les élèves étaient tous dans la cour, car les cadets défilaient. Et tous les autres, prêtres comme employés, étaient sortis pour regarder le défilé. Des ouvriers effectuaient des réparations sous le toit. On a entendu une explosion, mais, quand les pompiers sont arrivés, il était trop tard, les quatre dortoirs et la plupart des locaux de classe et d'étude étaient détruits. De même, et surtout, la magnifique chapelle de style gothique, construite en 1881, qui, bien sûr, n'a jamais pu être remplacée à l'identique.

Bien des années après, lorsque le père Lindsay dirigera le Festival de Lanaudière, Bernard Landry ne manquera aucune saison. Ce fut également sa dernière sortie publique à l'été 2018, quelques mois avant sa mort.

Son ultime souvenir du Collège Joliette est plus violent et a probablement influencé le choix de ses études universitaires. C'était sa dernière année à cet endroit. Il songeait à aller étudier en droit, car la politique et le bien public l'attiraient. Il y avait au collège des élections pour un poste de président du club sportif, ou quelque chose du genre. Un des candidats s'appelait Gaétan Rochon. Il était ardemment soutenu par le père Roland Bellemare, un homme autoritaire, de type sanguin et plutôt vaniteux. Personnellement, Bernard soutenait tout aussi ardemment, pour ne pas dire hardiment, un de ses camarades, Bernard Richer, surnommé Horace. Il est donc monté sur scène et s'est lancé dans un vibrant plaidoyer valorisant Horace, ses talents, sa supériorité, ses mérites. Et il a terminé par cette phrase dont l'ironie n'échappera à personne : « Et quant à la candidature de M. Rochon, elle pourra mourir de sa belle mort [prononcé Bellemare] ! » Triomphe. On l'acclame, on acclame Horace, il descend de scène. Il voit alors, un peu plus loin, le père Bellemare

qui lui fait signe de le rejoindre. Candide et obéissant, il s'avance et s'approche. C'est alors que le prêtre lui envoie une gifle, violente à lui décoller la tête ! Franchement sonné, le jeune homme s'éloigne. Mais quelques élèves sont témoins de la scène, et l'histoire fait vite le tour du collège.

Après cette vilaine et injuste expérience, il hésite sur son orientation future. Si c'est cela, la politique – être physiquement attaqué à la première manœuvre oratoire –, il doute d'être fait pour elle. C'est d'ailleurs le brûlant sujet de sa réflexion lors de sa retraite fermée marquant la fin de ses études collégiales. Il a vingt-deux ans et, décidé à servir, c'est là sa seule vocation. Il choisit la médecine.

« J'ai eu dans ma vie beaucoup de richesses qui n'avaient rien à voir avec l'argent... Lorsque je quitterai ce monde, je sais que je laisserai à mon peuple tant chéri une autre richesse, impalpable, mais réelle : celle d'un pays possible, mais tout de même d'un pays à faire. »

Bernard Landry aura marqué le Québec pendant plus de cinquante ans. Il adhère au Parti québécois dès sa fondation et n'abandonnera jamais sa famille politique. Le 2 mars 2001, il devient le 28^e premier ministre du Québec. Il laissera en héritage à ses concitoyens une économie moderne adaptée au XXI^e siècle, des programmes sociaux novateurs et un traité devenu exemplaire dans le domaine de la reconnaissance des Premières Nations, la Paix des Braves. Il quitte la direction du Parti québécois en 2005 pour reprendre ce qu'il considèrerait comme la plus noble des fonctions, l'enseignement. Ce grand bâtisseur du Québec est décédé le 6 novembre 2018 à l'âge de 81 ans.



Diplômé de l'Institut d'études politiques de Strasbourg, Jean-Yves Duthel émigre au Québec en 1972. Militant aguerri du Parti québécois dès 1975 puis collaborateur et ami de Bernard Landry depuis 1979, sa carrière est intimement liée à celle de son mentor qui, en 2001, le nommera secrétaire général adjoint au Conseil exécutif du gouvernement du Québec.